

ROGER NIMIER

**HISTOIRE
D'UN AMOUR**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ÉPÉES («Folio», n° 494 ; «L'Imaginaire», n° 358).

LE HUSSARD BLEU («Folio», n° 986).

PERFIDE.

AMOUR ET NÉANT.

LES ENFANTS TRISTES («Folio», n° 1469).

HISTOIRE D'UN AMOUR («Folio», n° 233).

D'ARTAGNAN AMOUREUX OU CINQ ANS AVANT
(«Folio», n° 2111).

JOURNÉES DE LECTURES

Tome I : préface de Marcel Jouhandeau.

Tome II : 1951-1962. Choix de textes établi par Marc Dambre.

L'ÉTRANGÈRE. Préface de Paul Morand («Folio», n° 1235).

L'ÉLÈVE D'ARISTOTE. Édition de Marc Dambre.

CORRESPONDANCE AVEC JACQUES CHARDONNE
1950-1962. Édition de Marc Dambre.

Aux Éditions de La Table Ronde

LE GRAND D'ESPAGNE (repris dans «Folio», n° 632).

HISTOIRE
D'UN AMOUR

ROGER NIMIER

HISTOIRE
D'UN AMOUR

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1953.*

POUR LOUISE

Les lourds chariots sortaient de la nuit, les bœufs pataugeaient et une jeune fille, pâle comme la mort, fixait les brouillards qui encombraient le ciel, comme une autre boue. Le convoi gravit la petite colline couverte d'arbres, le chemin tourna. On aperçut les eaux du Danube. C'était Nikopol.

La jeune fille sauta de son siège et, précédant la colonne, entra dans une rue endormie. Çà et là, des toiles militaires, des caisses à moitié pourries montraient encore les vieilles marques de l'aigle d'Autriche. Un soldat qui portait sur sa capote de toile l'écusson de l'infanterie de marine, appa-

HISTOIRE D'UN AMOUR

rut. Il agitait le canon de son fusil de gauche à droite. Il reconnut sans doute le fanion de la Croix-Rouge, car il s'écarta. On entendit deux coups de feu qui venaient du fleuve.

Le convoi reprit sa marche et s'arrêta devant une sorte de marché, à moitié couvert d'un toit de chaume. Un infirmier, dont la manche bleue s'ornait de grandes sardines dorées, heurta la porte de l'Hôtel de Ville. Un homme vêtu d'une blouse blanche, déchirée par endroits, la tête enfoncée dans un bonnet de laine jaune, ouvrit enfin. Une discussion s'engagea dans un mélange de français, d'allemand et de jurons. L'état-major d'un régiment de la coloniale s'était réservé l'endroit : un détachement précurseur y cantonnait déjà. Comme pour donner raison à ces paroles, un individu très sale, enroulé dans une couverture, une pipe à la main, descendit l'escalier de bois qui venait du premier

HISTOIRE D'UN AMOUR

étage et baragouina, avec l'accent corse, que les ambulances pouvaient retourner à Salonique et qu'on n'avait pas besoin de cette charogne à Nikopol.

La jeune fille bouscula le portier, attrapa le Corse par un bras, puis elle le gifla à deux reprises. Les gifles résonnèrent dans le hall. Le sergent revint sur le pas de la porte et ordonna de débarquer le matériel de campagne. On apporta des brancards, des lits métalliques, des cantines. Un infirmier noir guida les chariots sous le marché, détela les bœufs.

La jeune fille avait dégrafé son manteau de cavalerie. Elle entreprenait de retirer ses courtes bottes de cuir rouge, pleines de boue et d'herbe collée à la boue. Elle devait avoir trente ans. Son visage ovale, pâle, tout occupé par deux yeux gris et une bouche aux lèvres minces, exprimait la fatigue ou bien cette forme durable de la fatigue qui s'appelle le mépris. Ses cheveux blonds,

mouillés, pendaient autour d'un calot militaire de laine bleue. Sous son manteau, on apercevait une veste de toile, qui avait été blanche. Elle semblait appartenir à un autre monde et à d'autres brouillards que ceux-ci.

Elle releva à peine la tête quand le Corse qu'elle avait giflé fit une nouvelle entrée. Il avait revêtu un uniforme de sous-lieutenant. Il l'accabla. Il jura sur les attributs de Notre-Seigneur qu'elle passerait en conseil de guerre et qu'il n'avait pas peur d'elle. Il agrémentait son discours de propos déshonnêtes où l'alcool de poire, que fabriquent les Bulgares, s'alliait à la colère naturelle d'un homme dérangé de son ivresse, en pays conquis, par une mijaurée aux yeux d'omelette.

Les infirmiers s'étaient rangés en demi-cercle pour savourer ce spectacle, délassant après une marche aussi pénible dans la nuit, la boue et les tristes chemins des

HISTOIRE D'UN AMOUR

ennemis de la France. Mais ils furent privés de leur distraction.

Une patrouille de trois soldats, baïonnette au canon, pénétra dans l'Hôtel de Ville. Ils poussaient devant eux un jeune homme maigre, la tête nue, perdu dans une veste noire aux écussons du landsturm autrichien. Il tenait dans sa main droite un bras qui saignait depuis le coude jusqu'aux doigts, écrasés dans des chiffons rougeâtres. Le caporal qui commandait la patrouille expliqua qu'ils avaient surpris cet enfant perdu au moment où il tentait de franchir le fleuve. Ils le conduisaient au lieutenant Bagiotti pour un interrogatoire éventuel. L'officier grommela qu'il ne voulait pas de ce clampin. Il en faisait cadeau au lieutenant Vilmain. Elle pourrait le dorloter, le border dans son lit et même y entrer, si la chose lui convenait et si la lune le lui permettait.

Celle dont il venait de prononcer le nom

se leva, donna un ordre. Tandis qu'on conduisait le prisonnier au premier étage, elle regarda autour d'elle et demanda une bassine d'eau froide. Le portier lui amena un seau rempli jusqu'au bord. Elle arracha son calot, plongea la tête. Le Corse et le portier assistaient à cette opération en ouvrant des yeux très ronds. Elle s'essuya le visage et les cheveux, respira profondément avant de monter l'escalier. Elle s'appuyait à la rampe. Elle marchait sur des chaussettes de laine grise.

Au premier, dans une pièce ornée d'un portrait de l'empereur d'Autriche, le prisonnier était affalé sur une chaise. Il geignait, tandis qu'un infirmier tentait de lui enlever sa veste. En coupant la manche, on dégagea le bras blessé que la jeune fille observa d'un œil que l'eau froide des Balkans avait rendu attentif. Elle prit un tampon de gaze qu'elle imbiba d'alcool et elle commença de laver la plaie. L'ennemi

HISTOIRE D'UN AMOUR

s'évanouit. Elle poursuivit sa besogne et au bout d'un instant il reprit connaissance.

Il poussait de nouveaux cris, quand son regard bleu, enfantin, mais un peu fripé, rencontra celui de la Française. Alors il se contint. La balle avait traversé le bras dans le sens longitudinal et était ressortie par le poignet dont elle avait lésé l'articulation.

A midi, d'une voiture automobile descendirent un officier supérieur, le colonel V., et trois de ses adjoints. Mais l'ambulance hébergeait déjà un Anglais qui s'était cassé une jambe en escaladant le premier mur roumain qu'il avait aperçu ; deux Français légèrement blessés par une mine ; enfin le jeune Autrichien de l'armée Mackensen, qu'on avait posé sur une civière et dont personne ne s'occupait plus. L'état-major s'inclina devant les exigences de la civilisation, avec une courtoisie qui commençait à reparaître depuis que les bruits

HISTOIRE D'UN AMOUR

d'armistice circulaient. Il s'installa dans une auberge inconfortable en attendant de camper dans une des capitales de cette Europe que les Alliés étonnaient par leurs victoires soudaines et par cet aspect vraiment guerrier que des nations civiles avaient mis quatre ans à revêtir et qui devait les surprendre elles-mêmes, la paix revenue.

Dans les derniers mois de l'année mil neuf cent dix-huit, les Français aux grandes moustaches étaient sortis de leurs forêts et avaient marché sur la Meuse, où le Haut-Commandement voyait la clé des positions allemandes. Les armées anglaises du Maréchal Haig avaient suivi le groupe Rupprecht qui se repliait sur la Belgique. Les Américains, avec les huit cents avions, les deux cents tanks et les trois mille canons prêtés par la France, montaient sur Sedan.

Le 2 octobre, la Bulgarie avait déposé les armes. Un mois plus tard, le jour du

ROGER NIMIER

Histoire d'un amour

Cette *Histoire d'un amour* commence par une gifle, donnée le jour de l'armistice (le 11 novembre 1918, comme on sait). L'auteur de la gifle s'appelle Michèle Vilmain. C'est une jeune fille froide, exaltée, qui est célèbre dans toute l'armée d'Orient, où elle dirige une ambulance.

Nous la retrouverons à Paris. Elle n'a rien perdu de sa flamme. Elle fonde une maison de couture qui lance la mode de l'époque. En même temps, elle éprouve une grande passion pour les Arts.

Cette passion la pousse à s'intéresser à un jeune peintre, autrichien, désabusé et très bien doué pour faire le malheur de tout le monde : Philip.

Un troisième personnage intervient : la petite Anne Chevalier. On croit d'abord qu'Anne adore Michèle, que Michèle aime Philip et que Philip n'aime personne. On croit aussi qu'il est cruel et profondément indifférent. Mais il est possible qu'on se trompe et qu'il soit la vraie victime de ces deux femmes.



9 782070 247349



53-X A 24734 ISBN 2-07-024734-1

Extrait de la publication